

aviser. Lauth, à tout prendre, n'est pas un mauvais garçon, c'est même, en son genre, un excellent sous-officier, mais qui a ses défauts. Il est hargneux, et, entre nous, je crois bien qu'il vous en veut. Fuyez-le. Comment ?... en changeant de corps. Dites un mot, et c'est fait ; je vous recommanderai spécialement au colonel du 2^e zouaves, en garnison à Tunis... Qu'en pensez-vous ?

—Je vous remercie, mon capitaine, mais j'avais une autre idée.

—Laquelle ?

—Celle de partir avec vous.

Le capitaine Paul se leva, rougit un peu, et répondit :

—Cela, c'est impossible.

Et, comme François restait désolé de cette réponse, il ajouta :

—Impossible, au moins pour le moment. Plus tard... nous verrons.

—Je parle l'arabe, insinua François, et je me perfectionnerai vite en cette langue, auprès de vous.

—Je n'en doute pas, car vous êtes très intelligent, mais, je le répète, c'est impossible... pour le moment. Allez à Tunis, d'abord. Là-bas, en plein milieu arabe, vous pourrez travailler, mieux qu'ici. Je m'intéresse beaucoup à vous... Pensez quelquefois au capitaine Paul.

—Jamais je n'oublierai combien vous avez été bon pour moi.

—J'aime les jeunes gens énergiques. Votre main, mon garçon. Je vous écrirai, si je puis, à Tunis ; c'est entendu, n'est-ce pas ?

—Oui, mon capitaine.

François sortit, le cœur gros.

Dans la rue, il se retourna. Là-haut, derrière la vitre, le capitaine Paul lui souriait, et, de la main, lui envoyait un geste d'adieu.

A grands pas, il revint au quartier et se rendit au bureau pour signer, sur les conseils du capitaine, sa demande de changement de régiment.

—Alors, remarqua Behel, on a soupé de la première ?

—Non, chef, mais je veux voir du pays.

Une heure après, les nouvelles vont vite en caserno, Luc accourut.

—Paraît que tu veux aller à Tunis ? demanda-t-il à son ami.

—Oui.

—Soit. J'y vais avec toi.

—A la bonne heure ! répondit François, je n'osais te le proposer.

—Tu avais tort. Avec moi, c'est comme dans la romance : " Oh tu voudras, camarade, j'irai... "

Le soir même, l'ordonnance du capitaine Paul apporta une lettre à François, sous cette adresse : " Pour remettre au colonel de Giverne, du deuxième régiment de zouaves. "

Précieusement, comme un viatique, il serra cette lettre. Puis, il écrivit à ses parents et leur annonça, sans arrière-pensée, dans quelles conditions il avait demandé à aller à Tunis.

Au moment du départ, l'irascible Lauth lui lança la flèche du Parthe :

—Nous nous retrouverons peut-être, dit-il d'un air narquois.

—Tant mieux, je serai sergent... .

—On verra bien.

L'escouade voulut les accompagner, Luc et lui, jusqu'à l'embarcadere. Dans un cabaret du port, on trinqua une dernière fois.

La sirène du vapeur lançait de rauques appels.

—En route, fit Papiot.

Le vieux brisquart était ému.

—Encore quatre ans à tirer, dit-il, j'irai peut-être te rejoindre.

—Moi aussi, promit Gorse.

Marastoul, à l'idée de reprendre la mer, ne soufflait mot.

XXXIV

TOUT VA MIEUX

La traversée, par une mer moutonneuse à peine, dura trente heures.

En d'autres temps, François se fût intéressé aux sites qu'on découvrait du bord, à l'œil nu, silhouettes de caps accroupis dans la mer et profilant leurs crêtes dorées dans un ciel de flammes, coteaux arrondis, couronnés de pampres, vallons verdoyants entre deux collines, mais il était plutôt triste ; il regrettait Alger, les camarades, le capitaine Paul...

Ce serait, là-bas, des connaissances à renouer, la vie à recommencer.

Une chose le rassérénait : la lettre du capitaine.

Luc, pour cette fois, échappa au mal de mer. Il était radieux : pourvu qu'il accompagnât François, il ne demandait pas autre chose.

Les deux amis débarquèrent à La Goulette, une des plus belles rades du monde, et, par le chemin de fer italien, arrivèrent à Tunis.

Là, François se renseigna et apprit que le 2^e zouaves campait à La Manoubia, à quelques kilomètres à l'est de la ville.

Il s'y rendit de suite, ayant hâte de connaître son nouveau régiment, hâte aussi de remettre sa lettre au colonel.

Le camp, récemment constitué, formait un vaste quadrilatère, avec, au centre, des baraques pour les officiers et les comptables.

Guidé par un planton, François frappa à la porte du colonel.

M. de Giverne, un officier de haute taille, plutôt jeune, se dérida tout à fait, lorsque François lui eut annoncé qu'il apportait une lettre du capitaine Paul.

—Ah ! ce brave des braves, fit-il, vous le connaissez... Comment va-t-il ?

—Très bien, je crois, mon colonel.

—Tant mieux... .

Attentivement, le colonel lisait la lettre... Il relut même les premières lignes, semblant peser chaque mot.

—Le capitaine, fit-il enfin, ne vous a pas chargé... comment dirais-je, d'une commission... verbale ?

—Non, mon colonel.

—Ah ! En tout cas, il vous recommande, votre camarade et vous... Il m'annonce même que vous entendez l'arabe... et j'ai besoin, justement, d'un secrétaire... Cette place vous conviendrait-elle ?

—Oui, mon colonel.

—Et moi, mon colonel ? demanda Luc, enhardi par la mine souriante de M. de Giverne.

—Vous, que savez-vous faire ? Savez-vous aussi l'arabe ?

—Oh ! non... Je suis cordonnier.

—Parfait. Un cordonnier, en campagne, c'est l'homme utile par excellence.

Le colonel ouvrit une porte et appela un sous-officier qui travaillait dans la chambre voisine.

—Sergent Frémine, lui dit-il, je vous présente un collaborateur qui prendra son service dès demain. En attendant, conduisez le caporal et le soldat à la quatrième et qu'on ait soin d'eux.

Il plaça la main sur l'épaule de François.

—Énergique, robuste, intelligent, poursuivit-il, ainsi vous annonce à moi le capitaine Paul. Travaillez, et sur sa recommandation, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour hâter votre avancement.

—Je vous remercie, mon colonel.

—Bien. allez.

En traversant le camp, François dit à Frémine :

—Il a l'air d'un bon type, M. de Giverne !

—Lui... la crème des hommes... mais, tenez... Ohé ! Guillemain ! voici votre sergent-major, un bon type aussi, comme vous dites.

Et quand Guillemain se fut rapproché :

—Deux nouveaux pour ta compagnie... Le colonel lui recommande d'avoir soin d'eux, mon pays.

—As pas perdu, répondit Guillemain, qui était de Tarascon, on les engraissera... Le menu de ce soir : tête de veau et poulet farci.

—Sacré blagueur !

Un caporal, c'est déjà quelqu'un, un personnage, aussi François fut reçu à bras ouverts, Luc de même, grâce aux galons de son ami.

Comme la première fois, à Alger, il paya sa bienvenue sur les tonnelets d'un mercantile.

Dès le lendemain, il prit son service auprès du colonel. Cette nouvelle existence, avec un chef bienveillant, toujours poli, lui allait comme un gant. Là, il se sentait dans son milieu, tout à fait à sa place.

Bientôt, avec sa grande facilité d'assimilation, sa réelle intelligence doublée, cette fois, de bonne volonté, il devint l'homme indispensable, supérieur, à Frémine lui-même, un secrétaire d'occasion, bon garçon, mais guère débrouillard.

Le colonel, après l'avoir étudié, se reposait sur lui de la fabrication — un ennui pour le grand seigneur qu'il était, — des rapports quotidiens, de longues tartines exigées, chaque semaine, par la brigade.

Les officiers eux-même venaient consulter François. Il leur rendit une foule de petits services — importants, souvent, pour eux.

Deux mois après son arrivée, il était promu sergent et dînait, le même soir, à la table du colonel.

—Eh bien, dit-il à Luc, ça marche. N'avais-je pas raison de t'assurer, à Nîmes, que je deviendrais officier et que tu serais mon ordonnance.

—Mortdieu ! répondit Luc, aussi heureux que s'il eût été galonné lui-même, je vais te fabriquer une paire de ripatons que tu m'en diras des nouvelles, mon sergent.

(A suivre.)